

NOTRE TEMPS

Chronique

Art et politique

PAR PIERRE DAIX

I. Biennale du pastiche ou biennale des intentions ?

La première impression est de déjà vu. Je parle, bien sûr, pour la section qu'on n'ose plus appeler que des arts visuels, ce qui ne correspond d'ailleurs pas à la réalité, puisqu'ils s'accompagnent souvent de manifestations auditives. Il vaudrait mieux dire arts spatiaux pour les distinguer du cinéma et de la télévision, arts temporels. Déjà vu du non-art, de l'anti-art, déjà vu de l'art pauvre, et qui ne vaut pas mieux que le déjà vu académique. C'est sans doute cela le plus déconcertant que cette Biennale des jeunes paraisse d'emblée si sagement dans la mode. Comme une Biennale déjà d'anciens combattants. Car l'âge n'y fait rien. Vous savez bien :

*J'ai fait le mouvement Dada
Disait le dadaïste
J'ai fait le mouvement Dada
Et en effet
Il l'avait fait.*

Eux le refont. Parfois le réinventent. La poésie est un scandale comme un autre. Il peut y avoir scandale du pastiche. Mais il n'y a pas de recette qui vaille, pas de procédé pour la quête de la surprise. Comme la poésie, comme l'art, le non-art meurt du procédé qui tue la surprise. Alors, pourquoi ce ronron, ces redites, souvent pleine d'inventions de détail, d'astuces ?

D'abord, en ce qui concerne du moins sa section « occidentale », la Biennale n'est rien d'autre qu'un Salon, avec ses déchets inévitables, ou son ballast, si l'on préfère. Il y a des réussites qui, justement, font autre chose avec du déjà vu. Un montage comme celui de l'équipe Mira Haberernova, qui transfigure une Nana qu'on dirait prise chez Niki de Saint-Phalle par un jeu de constructions, de répétitions, est d'une certaine manière exemplaire. *La Fille la plus gaie du monde*, dit un titre ici porteur d'humour. Au non-art, pas plus qu'à l'art, il n'est pas vrai qu'à tous les coups l'on gagne. Même quand on se fait tout modeste, au gagne-petit. Signer une *Occupation d'espace* peut devenir d'une prétention peu supportable. Où donc est l'espace prétendu occupé ?

C'est d'ailleurs là un des points sensibles des échecs. Il ne suffit pas de s'exprimer à trois dimensions pour occuper un espace à soi. C'est pure naïveté naturaliste. Dans ces montages qui tiennent de l'attraction foraine, il n'y a même plus cette frontière de la place à payer, comme à Lana-Park. Le libre-service de l'environnement exigerait d'autres contraintes et, précisément, la création d'un espace, d'autant plus difficile qu'on se donne, non pas plus de liberté, mais plus de facilités. Alors que là nous avons du cubage occupé, comme n'importe où ailleurs de la surface de cimaise.

Tout se passe comme si Dada avait créé un nouvel illusionnisme, un nouvel académisme. Pour L.H.O.O.Q. qui demeure, combien de ratages ? Le non-art ne se recommence pas. Une fois que vous avez mis des moustaches à la Joconde, tout ce que vous pouvez faire au-delà, c'est de les lui enlever. On peut tout juste, comme

Duchamp d'ailleurs l'a fait, multiplier les versions de l'objet ainsi conçu. Ce que, soit dit en passant, Picasso avait déjà trouvé avec son *Verre d'absinthe* de 1914 dont il doit exister un tirage de six ou sept peints différemment. Mais Picasso a aussi inventé, en même temps, qu'un artiste ne doit jamais rien se vendre. Pour qu'il y ait art, il faut cet autre chose dont je parlais, cet autre espace dans l'espace, et qui lui donne son sens.

Dora Vallier l'a, je crois, excellemment dit dans la N.R.F. de septembre : *Le temps de la société industrielle est celui, rapide, contracté, de la production mécanisée, un temps accéléré au rythme auquel se sont accélérées nos machines. L'art, au contraire, vit et ne peut vivre que dans un temps long, distendu. A tous les niveaux (initiation, apprentissage, exécution, communication), il est anachroniquement lent. D'où ce heurt de deux « temps » inconciliables. L'art ne peut obéir aux lois de la production ni se plier aux règles de la consommation. Il reste par excellence une valeur irréductible au « temps accéléré ». Mais, là aussi, il me semble qu'il ne faut pas prendre le temps dans son acception vulgaire. Le temps de l'art, c'est le temps du sens, le temps de la signification, le temps de la communication. Le temps de donner sens et de prendre sens. Qui peut s'exécuter dans l'improvisation, pourvu qu'elle ait été précédée de la trouvaille.*

C'est précisément la fausse économie de la trouvaille, le passage immédiat de l'intention à l'exposition qui sont en cause ici. En fait, la référence, dans cette Biennale, à la jeunesse — toute relative puisqu'il s'agit de moins de trente-cinq ans — sert à faire de l'impatience un argument artistique. Mais l'art, pas plus que la théorie, ne trouve son compte dans l'impatience. Au contraire, seul le commerce y trouve un renouvellement des stocks.

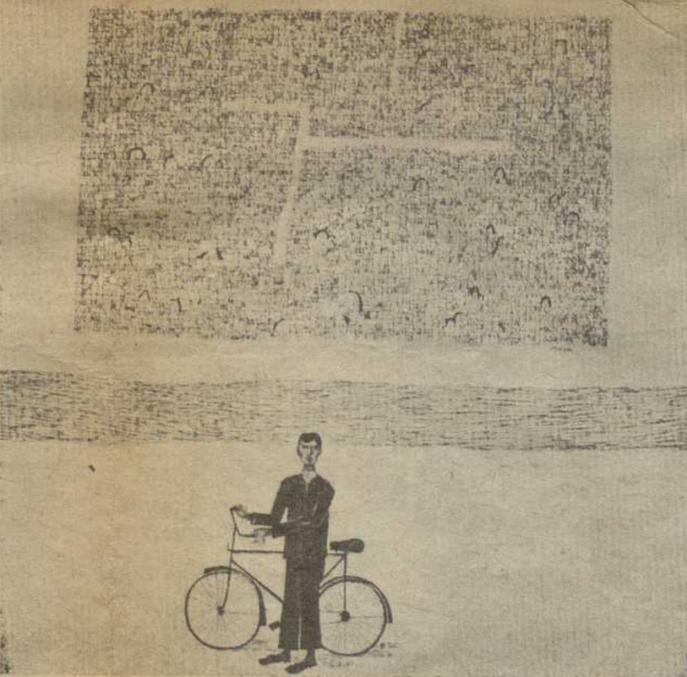
Je me vois d'accord sur ce point avec Jean Schuster qui écrit dans *Archives* 57-68 (1) : *L'obsession du marché, chauffée à blanc depuis mai, provoque une multiplication de signes que ces messieurs affirment conçus spécialement pour être inven-*

(1) Eric Losfeld, éditeur.

(Suite page 22)



« La fille la plus gaie du monde ». Equipe Mira Haberernova (Tchécoslovaquie)



« Moi et ma ville », encre et peinture à l'eau par Vinod Shah (Inde)



Anti au verso